

**Image(s) du mariage mixte dans la littérature de l'ère coloniale :
le cas d'*Homme jaune et femme blanche* de Christiane Fournier
et d'*Agar* d'Albert Memmi**

Arsène MAGNIMA KAKASSA
Université Omar Bongo (Gabon)
arsene.magnima@yahoo.fr

Résumé

Le présent article s'intéresse au mariage mixte, c'est-à-dire, l'union entre les femmes occidentales et les hommes de cultures extra-européennes lors de la période coloniale. De Christiane Fournier à Albert Memmi, l'échec des unions en question s'explique par un certain nombre de discours construits autour des stéréotypes rythmant les rapports entre colonisateurs et colonisés. Les deux romans sont publiés chacun dans un espace colonial bien précis : *Agar* évoque l'union entre une Française et un Tunisien de culture arabe et juive ; alors que *Homme jaune et femme blanche* se penche sur le mariage d'une jeune française et d'un Vietnamien. Leurs rencontres ont lieu lors des conquêtes et de l'imposition de l'idéologie et de l'imaginaire français en Tunisie et au Vietnam (Indochine française).

Mots-clés

Colonisés, colonisateurs, stéréotypes, cultures, mariage-mixte

Abstract

This article is interested in the mixed marriage, i.e., the union between the Western women and the men of non-European cultures at the time of the colonial period. Of Christiane Fournier to Albert Memmi, the failure of the unions in question are explained by some of speeches built around the stereotypes rythmant the relationship between colonizers and colonized. The two novels are published each one in a colonial space precise good: *Agar* evokes the union between a Frenchwoman and a Tunisian of Arab and Jewish culture; whereas *yellow Man and white woman* consider the marriage of a young Frenchwoman and Vietnamese. Their meetings take place at the time of the conquests and the imposition of the ideology and imaginary French in Tunisia and with Vietnam (Indo-China French).

Keywords

Colonized, colonizing, stereotype, cultures, marriage-mixed

Introduction

Fondée sur la perspective interculturelle, l'imagologie interroge les « modalités selon lesquelles une société se voit, se pense en rêvant l'Autre »⁶⁴. En d'autres termes, l'imagologie s'intéresse aux regards croisés de deux cultures dans une approche comparatiste. Elle confronte de la sorte les représentations de la culture « regardante » et de la culture « regardée ». Cet imaginaire social inclut donc l'aspect social et la sociocritique dans l'étude imagologique. « Car cette étude s'oriente à la fois vers l'interculturalité et la socialité. Il s'agit également et nécessairement de deux sociétés : une société regardante et une société regardée, perceptrice et perçue »⁶⁵. Selon Amossy et Herscherg Pierrot, le grand spécialiste de la littérature comparée, Pageaux, fait une distinction à propos des images culturelles :

Daniel-Henri Pageaux tente de distinguer l'image à proprement parler, qu'il définit comme la représentation d'une réalité culturelle, du stéréotype, qu'il considère sous le signe de la péjoration comme une image réductrice monosémique (elle transmet un message unique), essentialiste (les attributs reflètent une essence du groupe) et discriminatoire (elle est liée au préjugé et au refus de la différence)⁶⁶.

Il est à signaler, en outre, que chaque science attribue une définition particulière au terme « stéréotype » qui est porteur de plusieurs sens. Parfois, on le considère synonyme de « cliché » ou de « préjugé » et les deux mots ont une valeur péjorative. Vu la variété du stéréotype, de ses aspects changeants d'une culture à l'autre, d'une science à l'autre et de ses différentes fonctions, il est à noter que « seuls les stéréotypes interculturels peuvent être considérés comme le corpus de la littérature comparée »⁶⁷. C'est dans cette optique que notre intérêt porte sur « les stéréotypes interculturels » dans le texte littéraire et leur impact sur l'imaginaire culturel. Si « le stéréotype apparaît comme une croyance, une opinion, une

⁶⁴ Ruth Amossy et Anne Herscherg Pierrot, *Stéréotypes et clichés*, Armand Colin, Paris, 2005, p. 70.

⁶⁵ Bahman Namvar Motlagh, « Les stéréotypes à travers le prisme de l'imagologie », in *Recherche en Langue et Littérature Françaises*, Revue de la Faculté des Lettres, Université de Shahid Beheshti, Année 5, N°7, p.71.

⁶⁶ Ruth Amossy, Anne Herscherg Pierrot, *op.cit.*, p. 71.

⁶⁷ Bahman Namvar Motlagh, *op.cit.*, p. 65.

représentation concernant un groupe et ses membres »⁶⁸, comment se manifeste-t-il dans *Agar*⁶⁹ et dans *Homme jaune et femme blanche*⁷⁰ pour représenter l'image de l'autre ? Quelles sont dans ce cas les fonctions de ces images stéréotypées véhiculées dans ces romans publiés à l'époque coloniale ? En fait, qu'est-ce qu'une image dans la littérature comparée ? Daniel-Henri Pageaux la définit comme suit :

Écart significatif entre deux ordres de réalité culturelle [...] représentation d'une réalité culturelle au travers de laquelle l'individu ou le groupe qui l'ont élaborée (ou qui la partagent ou qui la propagent) révèlent et traduisent l'espace culturel et idéologique dans lequel ils se situent⁷¹.

Par ailleurs, notre étude s'articule sur deux axes qui abordent respectivement l'image de l'étrangère et l'affrontement de deux cultures à savoir : la culture occidentale et la culture indochinoise dans *Homme jaune et femme blanche* de Christiane Fournier, ainsi que la culture judéo-tunisienne et la culture occidentale dans *Agar* d'Albert Memmi.

1. Portrait des auteurs

1.1. Christiane Fournier

À ma connaissance, il n'existe aucune étude permettant de disposer d'une biographie de Christiane Fournier. Nous savons qu'elle est née à Dieppe en 1899 et qu'après ses études de philosophie à Paris, elle se rendit aux États-Unis pour poursuivre une maîtrise en psychologie à l'Université Northwestern à Evanston, Illinois en 1919. Les deux années suivantes, elle enseignait à Western Reserve University à Cleveland, Ohio. En 1927 elle se maria avec le commandant Léopold Pacaud. Dans les années 1930, ils partageaient pour l'Indochine où ils sont restés pendant cinq ans. Durant ses années indochinoises, Fournier enseignait la philosophie, le français et l'anglais au lycée Chasseloup Laubat et au Lycée Paul Doumer. À côté de ses activités d'enseignante, Fournier poursuivait aussi une carrière littéraire et journalistique fort active. Très tôt elle s'était déjà fait connaître en France par divers romans. Durant son séjour en Indochine elle produisit plusieurs ouvrages à thème colonial tels que *Le Mirage tonkinois* (1931), *Homme*

⁶⁸ Amossy Ruth, Anne Herschberg Pierrot, *op.cit.*, p. 34.

⁶⁹ Albert Memmi, *Agar*, Paris, Editions Gallimard, Coll. Folio, [1955] 1984.

⁷⁰ Christiane Fournier, *Homme jaune et femme blanche*, Paris, L'Harmattan, [1933] 2008.

⁷¹ Daniel Henri Pageaux, « De l'imagerie culturelle à l'imaginaire » in *Précis de littérature comparée*, sous la direction de Pierre Brunel & Yves Chevrel, Paris, PUF, 1989, p. 135.

jaune et femme blanche (1933), *Le Bébé colonial* (1935), *Hanoi escale du cœur* (1937).

1.2. Albert Memmi

Albert Memmi, né le 15 décembre 1920 à Tunis où il a passé toute sa jeunesse, est un écrivain d'origine tunisienne de culture juive et arabe. Après son passage au lycée français de Tunis, il va étudier la philosophie à l'université d'Alger. Il prépare par la suite une agrégation de philosophie à la Sorbonne et se marie à une française d'origine alsacienne. À son retour à Tunis, il anime un laboratoire de psycho-sociologie, enseigne la philosophie et dirige les colonnes littéraires du journal *L'Action*.

Parmi les pionniers des études postcoloniales, il revisite les notions de « racisme », d'« identité », d'« aliénation », et de « dépendance », cela s'explique par le fait qu'il a lui-même grandi et vécu sous l'occupation coloniale en Tunisie, un ancien protectorat français. Ce passé colonial semble hanter sa production littéraire, dans la mesure où, il est présent sous plusieurs formes. Les réminiscences de cette période traumatique de l'histoire se font évidemment sentir dans ses productions théoriques et fictionnelles. Sa production littéraire s'articule à partir d'une double problématique – l'identité éclatée et le difficile rapport à l'Autre – révélée par deux catégories d'écriture que sont les romans et les essais. Ainsi, ses deux premiers romans, *La Statue de sel* (1966) et *Agar* (1955), relatent justement cette histoire coloniale de l'Afrique du Nord, en s'appuyant notamment sur la coexistence des communautés diverses, illustrées par des relations d'attraction et de rejet. Ils traitent tous les deux des souffrances des peuples écrasés, opprimés par la colonisation française. Dans le premier, cherchant à « se dire » et à « dire l'Autre », le narrateur découvre les contours de sa différence et de son exclusion dans le tissu social. *Agar* quant à lui, développe la question du mariage mixte dans un espace majoritairement dominé par la culture arabo-musulmane. Il relate l'histoire d'un jeune couple formé à Paris : Marie, une Alsacienne catholique, et son homme, un Tunisien de confession juive. Confrontés à un conflit de culture, les deux jeunes s'enfoncent progressivement dans une solitude de plus en plus profonde. Leur couple va lentement se détériorer et aller vers l'échec total après qu'ils se soient installés à Tunis.

2. Images des héroïnes

2.1. Portrait de l'héroïne dans *Agar* de Memmi

L'apparition d'une « jeune étudiante » dans la vie du héros d'*Agar* joue un rôle capital dans la trame romanesque. Ce personnage féminin est décrit à travers le regard du personnage principal, héros du récit. Cependant, une question reste à éclaircir : avant leur mariage, quelles ont été les circonstances qui les ont rapprochés l'un de l'autre ? Le héros a quitté son pays afin de continuer ses études en médecine. Deux mois après son arrivée à Paris, seul dans sa chambre d'hôtel, il attrape « une mauvaise grippe » et c'est dans ces circonstances là que s'est présentée l'occasion de sa première rencontre d'avec Marie. En fait, c'est plutôt elle qui est venue vers lui, tel un destin, changeant de la sorte sa vie au début solitaire et insupportable :

Deux étudiants vinrent me rendre visite, accompagnés d'une jeune fille que je ne connaissais pas. La précision de son regard bleu-gris, les cheveux blonds taillés courts sur une nuque dégagée, le corps mince non complètement éclos lui donnait un air décidé, heureusement adouci par la timidité du geste et l'harmonie du visage (p.35).

Quoi de plus fascinant et de plus expressif comme portrait ! Tels sont aux yeux du héros les traits distinctifs-attractifs de Marie : « Elle s'appelait Marie Müller [...] elle était Française de l'Est, faisait de la chimie et logeait à la Cité universitaire » (p.35). Le héros d'*Agar* est « fasciné au premier regard » par l'apparence physique de Marie. Il la caractérise, en revanche, par un nombre réduit d'adjectifs. Peu d'adjectifs, certes, mais des adjectifs qui dévoilent le contraste avec la beauté traditionnelle d'une femme maghrébine ou « orientale ». À ce titre, il déclare explicitement que Marie qui « parlait parfaitement l'allemand » (p.37) diffère, par son charme « mystérieux », des femmes de son pays, la Tunisie : « j'aimais, précisément, qu'elle fût si différente des femmes de chez moi, femmes-enfants au charme sans mystère ». L'attraction physique qu'exerce Marie sur le héros est donc si forte qu'il en arrive à la présenter comme « unique » dans sa beauté et singulière dans son caractère. Marie est désormais sa bien-aimée parce qu'elle est pour lui la plus belle fille de la cité, et il en est très fier : « J'avais la plus belle fille de la cité » (p.37). Le superlatif-comparatif est ainsi fort significatif. Aussi l'écriture en italique de « j'avais » montre à quel point le narrateur triomphe d'avoir gagné le cœur de Marie. Il veut, en choisissant cette typographie d'écriture, attirer l'attention du lecteur sur son bonheur « d'avoir eu » la plus belle fille de la cité. C'est ainsi qu'il choisit d'aller « vers elle comme vers un calme bonheur » (p.36). Ainsi, l'image qui se

dégage du portrait de Marie est plutôt valorisante : « jeune étudiante universitaire aux cheveux blonds », laquelle image n'est pas nouvelle en soi :

Elle reprend certains archétypes du portrait qui apparaît dans les œuvres de la littérature coloniale et postcoloniale : la femme blanche est belle, attirante, fascinante et c'est par une succession de traits physiques distinctifs qu'elle est dépeinte : ses cheveux longs soyeux, blonds, son teint, ses lèvres minces et ses jambes fines⁷².

De ce fait, l'on retrouve presque la même image de l'étrangère dans la littérature négro-africaine. La récurrence de certains qualificatifs tels que « blanche, blonde, mince... » dans la description physique de l'étrangère dans différents romans négro-africains suscite beaucoup de critiques :

La femme blanche coloniale dans le roman négro-africain d'expression française est un personnage stéréotypé dans l'ensemble. Elle est belle, souvent blonde, bien vêtue et très préoccupée de conserver sa beauté et sa jeunesse. Elle aime s'habiller avec raffinement et fait tout pour attirer l'admiration des hommes, sinon pour les séduire⁷³.

Ceci dit, il est à remarquer que dans Agar, c'est le héros qui brosse le portrait physique de Marie dont la beauté le captive.

En somme, les images, les notations, les réflexions, les appréciations sur les étrangères qui jalonnent de nombreuses œuvres de fiction semblent dépasser le stade de l'invention esthétique ou artistique. Selon Jean Déjeux, le romancier semble résoudre « sa tension vers l'étrangère par l'écriture ; il se soulage par des images et les exorcise ainsi parfois pour se préserver du mal séducteur. L'imaginaire se libère, puisque physiquement cette étrangère est souvent inaccessible »⁷⁴. De ce fait, le recours aux différentes images stéréotypées qualifiant la femme blanche s'avère justifié. Citons quelques exemples. Dans *L'Inspecteur Ali* (1991) de Driss Chraïbi, le personnage principal Brahim est marié à une Ecossaise qui ressemble à « une gazelle aux cheveux de maïs avec des yeux de mer » (p. 20). Dans *L'écrivain public* (1983) de Tahar Ben Jelloun, le héros déclare : « Je la choisis blonde et

⁷² Odile Gazenave, *Femmes rebelles : Naissance d'un nouveau roman africain au féminin*, Paris, L'Harmattan, Coll. Critiques littéraires, 1996, p. 37.

⁷³ Mineke Leeuw Schipper de, *Un Blanc vu d'Afrique*, Yaoundé : C.L.E, 1973, p. 165.

⁷⁴ Jean Déjeux, *Image de l'étrangère, unions mixtes franco-maghrébines*, Paris, Coll. La Boîte à Documents, 1989, p.26.

étrangère. »⁷⁵ / Saïd Belanteur dans *Les Chevaux* de Diar el Mahşoul (1975) rencontre une « blonde Suédoise », d'une « indicible beauté »⁷⁶. Dans *La Terre et le sang*, la française a « un train de vie spécial qui la classe à part autant que son visage et son costume » (p.35).

2.2 Portrait de l'héroïne dans *Homme jaune et femme blanche*

Si les amours exotiques entre hommes blancs et femmes indigènes constituent un sujet privilégié de la littérature coloniale, rares par contre sont les œuvres qui mettent en scène les relations inverses, à savoir celles entre femmes blanches et « hommes de couleur». Une telle pénurie ne doit guère surprendre étant donné que les préjugés sexistes et raciaux (pour ne pas dire racistes) des sociétés coloniales ne toléraient pas les «unions mixtes inversées» que les concubinages des Blancs avec leurs « petites épouses »⁷⁷. C'est dans le cadre d'un tel contexte historique que le roman indochinois de Christiane Fournier, *Homme jaune et femme blanche*, constitue un précieux témoignage sur les relations complexes entre colonisateurs et colonisés, particulièrement dans leurs rapports sexuels.

Comme *Bà-Dâm* de Teneuille, le texte de Fournier fait partie des romans qui traitent des relations problématiques d'une Européenne et d'un Asiatique. Toutefois, l'amour qui pousse un Européen vers une Asiatique reste le sujet majeur, comme le montre *Le Retour de l'argile* de Georges Groslier, couronné en 1931 par le Grand Prix de la littérature coloniale.

Publié en 1933 et réédité pour la première fois aux éditions L'Harmattan 2008, *Homme jaune et femme blanche* met en scène l'histoire tragique de Marie-Claire, une jeune française qui brave l'opinion publique pour épouser Xuan son camarade vietnamien. Contrairement au texte de Memmi, les traits physiques de l'héroïne de la jeune femme française ne sont pas donnés en détail dans le roman de Fournier. Il est juste dit que Marie-Claire est une femme française, donc d'une classe et d'une race dites supérieures, consent à se marier avec Xuan, un Indochinois, qui aurait autrefois été de la haute société vietnamienne, mais depuis l'établissement de l'administration coloniale se trouve dans une position déclassée, indique sa volonté à elle de s'intégrer dans une culture très patriarcale où traditionnellement les femmes n'ont aucun pouvoir. La situation est problématique, encore plus, car Xuan

⁷⁵ Cité par Jean Déjeux, *op.cit.*, p. 27.

⁷⁶ Cité par Jean Déjeux, *op.cit.*, 26.

⁷⁷ Il s'agit des unions entre un colon et une femme indigène (généralement considérées comme un passe-temps pour la communauté blanche), à ce sujet lire Eugène Pujarniscle dans *Philoxène ou de la littérature coloniale*, Paris, L'Harmattan, 2010, p. 94.

reçoit la même éducation que Marie-Claire, ce qui le met sur un niveau presque égal, mais toujours inférieur à cause de sa race, néanmoins après leur mariage, il n'y a plus de question de qui est le maître.

Sitôt après leur mariage, celui-ci reprend très vite les us et coutumes locaux et après un long séjour à Hanoï, amène sa femme vivre dans le village de ses parents. La jeune femme se sent déconcertée par cette nouvelle vie. Son monde s'écoule quand, sous la pression de sa belle-famille déçue de ne pas avoir d'héritier mâle, Xuan consent à prendre une concubine. Le roman peint cette femme coupée de son milieu, soumise aux rites et à l'autorité patriarcale dans la vie amoureuse et conjugale, qui favorise la primauté du devoir sur le désir, en particulier le devoir d'assurer la perpétuité du culte des ancêtres par un héritier mâle. Des faits sociaux qui ne sont pas nécessairement ceux de l'Occident, mais dont elle doit désormais intégrer dans son quotidien. Xuan se prononce le Seigneur de Marie-Claire (Fournier, 2008 : 105). Fournier suggère que si l'homme indigène possède une femme française, il domine indirectement la race « supérieure », ce qui représente une manière dont il peut surmonter sa position sociale inférieure. La femme est donc ici la pièce maîtresse d'une ouverture vers l'Autre et vers l'Ailleurs ; elle témoigne d'un intérêt qui dépasse la curiosité touristique ou le cadre parfois étriqué de la vie coloniale, et qui peut aller jusqu'à renier les valeurs de sa propre civilisation, jusqu'à se déciviliser⁷⁸, comme le fait par exemple le personnage de Groslier.

Si Marie-Claire se soumet totalement à Xuan, elle sert de preuve à la faiblesse des Occidentaux, ce qui indique que la révolution sociale est possible. La question importante que nous devons nous poser est de savoir : Marie-Claire parvient-elle à devenir la femme « orientale » idéale et complètement soumise à Xuan ? C'est-à-dire, parvient-elle à se détacher de son éducation occidentale moderne et à s'assimiler à la société patriarcale de son époux ?

3. Obstacles socioculturels : échec du « vivre-ensemble » dans le mariage mixte

Dans *Agar*, les parents veulent récupérer le fils aîné revenu au cercle ancestral : vieille tradition. Le père, vieilli, lègue les responsabilités de la famille au fils aîné et compte sur sa solidarité et sur son soutien aussi bien matériel qu'affectif. Les parents du héros hébergent Marie et veillent à sa tranquillité. Ils usent de tous leurs moyens, modestes d'ailleurs, afin qu'elle soit des leurs et que le jeune couple, accueilli avec enthousiasme, soit

⁷⁸ Terme alors popularisé par le titre d'un roman de Charles Renel, *Le Décivilisé*, Paris, Flammarion, 1923.

heureux. Néanmoins, Marie est toujours hostile aux êtres et même aux objets qu'elle approche. En conséquence, « elle se découvrait lentement et définitivement solitaire, se heurtant à chaque visage et à chaque objet » (49). Marie se sent tout le temps frustrée que ce soit chez ses beaux-parents, dans sa chambre ou pendant ses rares sorties en compagnie de son mari. Son langage devient de plus en plus chargé de mépris, de dédain et de jugement raciste, tantôt ironique, tantôt hautain qu'elle ne manque pas de communiquer à chaque occasion à son mari. Et les exemples suivants n'en donnent qu'une idée « édulcorée » :

- « Décidément, me dit-elle, je ne peux supporter cette odeur, elle me donne mal à la tête (parlant d'un bouquet de jasmin offert par son mari) » p. 47.
- « Oh, tu sais, la misère ce n'est pas très beau ... et puis ces odeurs ! » p. 64.
- « Et bien c'est dégoûtant ! C'est dégoûtant ! » p. 66.
- « Quelle vulgarité ! » p. 68.
- « tout cela me paraît absurde !... anachronique... je n'ai pas quitté les préjugés et les superstitions de chez moi pour tomber dans cette barbarie ! » (Évoquant les cérémonies pascals chez les Juifs) p. 54.
- « Oh, dommage ! Pourquoi cette promenade en ciment ? Que c'est laid ! Ne pouvait-on laisser le sable nu ! » p. 65.
- « Oh ! Quelle horreur ! » p. 66.
- « Et bien c'est dégoûtant ! » p. 66.
- « Ah, non ! Qu'on me laisse tranquille maintenant avec ces pratiques barbares » p. 81.
- « Je préfère la solitude aux médiocres (parlant d'anciens amis de son mari...). Ils ne sont pas dignes de toi, de nous. » p. 85.
- « Mais ils sont ! [Incultes, grossiers et vulgaires]. Il n'y a pas une seule personne parmi eux que j'ai envie d'approcher ! Je n'aime pas ces gens et je déteste cette ville ! Je ne m'y ferai jamais ! Jamais ! » p. 182.

La jeune femme étrangère refuse toute tentative d'intégration à la société maghrébine. Elle s'oppose à toute forme d'ouverture à l'autre « différent ». À travers le champ lexical de certains stéréotypes (comme anachronique, barbarie, sous-race, incultes, grossiers, vulgaires ...) que je qualifie de « stéréotypes coloniaux », il est clair que l'étrangère fait partie du monde « civilisé », le Maghrébin du monde « barbare » et que leur union « mixte est un effort de salut individuel dans un conflit de groupes »⁷⁹. Le héros d'*Agar*

⁷⁹ Albert Memmi, *La Libération du Juif*, Paris, Gallimard, 1966, p. 91.

le dit, finalement, « Je me persuadais enfin que le Nord, c'était elle, et que le Sud, c'était moi »⁸⁰. Il s'agit d'un « insidieux racisme à rebours »⁸¹ qui déchire les personnages au sein du couple mixte où le communautaire l'emporte sur celui-ci. Le roman de Memmi reprend les stéréotypes qui renvoient au monde extra-européen. Les propos de Marie ne peuvent que renforcer l'échec du mariage mixte.

Malgré les différences stylistiques et le fait que les deux romans appartiennent à des aires culturelles différentes, le sort des relations interraciales dans *Homme jaune et femme blanche* est similaire à celui d'*Agar*. En suivant le raisonnement des deux romans, on peut déduire que les couples mixtes, surtout entre une femme blanche et un homme de culture extra-européenne, sont destinés à échouer, malgré leurs efforts respectifs pour surmonter leurs différences culturelles, la discrimination sociétale et d'autres obstacles. La conclusion de Yee et de Jean Déjeux à propos des unions mixtes inversées semble pertinente pour cette étude. Yee conclut que l'attraction entre un homme autochtone et une femme blanche « est vouée, dans presque tous les cas, à l'échec », ce qui est surdéterminé par « l'interdit sous lequel tombe la possession de la Blanche par l'homme d'une autre race »⁸². Elle cite Déjeux, qui soutient que les romans sur « [les] unions entre Françaises et Algériens [...] se terminent mal, sur l'échec, la rupture, parfois le meurtre », ce qui est aussi vrai pour les couples franco-vietnamiens⁸³.

Dans *Homme jaune et femme blanche*, les deux protagonistes, Marie-Claire et Xuan, ont des cultures radicalement opposées. Par exemple, lors de la cérémonie de noces traditionnelles vietnamienne, Xuan insiste pour que Marie-Claire boive le *chum-chum*⁸⁴, et souhaite qu'elle se prosterne devant l'autel des ancêtres et proclame son obéissance totale à Xuan, qui deviendra désormais son « seigneur » (p. 97-98 ; 101). Après le jour des noces, Xuan ne change pas, son idéal est toujours « celui de ses ancêtres » et il demeure moins affectif et emploie toujours un ton impératif (p.112). D'ailleurs, sur l'insistance de Xuan, ils doivent suivre le modèle familial vietnamien « dominé par la puissance paternelle »⁸⁵. C'est pourquoi il est défendu à Marie-Claire d'appeler son époux par son nom ou de le traiter comme un

⁸⁰ Cité par Jacqueline Arnaud, *La littérature maghrébine de langue française*, Tome I, Paris, Publisud, 1986, p. 335.

⁸¹ Jacqueline Arnaud, *op.cit.*, p. 335.

⁸² Jennifer Yee, *Clichés de la femme exotique : un regard sur la littérature coloniale française entre 1871 et 1914*, Paris, L'Harmattan, 2000, p. 223.

⁸³ Déjeux cité par Yee dans, *Clichés de la femme exotique, op.cit.*, p. 223.

⁸⁴ Boisson alcoolisée fait à base de riz ou orge.

⁸⁵ Chi Lan Do-Lam, *La Mère et l'Enfant dans le Vietnam d'Autrefois*, Paris, L'Harmattan, 2008, p.6.

ami ; elle doit également lui obéir en toutes choses, même quand il décide de prendre une deuxième femme. Dans ce sens on peut interpréter le mariage de Marie-Claire et de Xuan comme une épreuve de sa capacité de s'intégrer dans une nouvelle culture. Malgré ses intentions pour trouver le bonheur avec Xuan, Marie-Claire ne réussit pas à s'adapter à la culture vietnamienne, qu'elle trouve étrange, parfois démodée ou démoralisante selon sa sensibilité occidentale. Marie-Claire dénonce le mode de vie qu'elle mène à Cu-Loc, le village familial de Xuan. Elle ne supporte pas la chaleur et l'humidité d'une case sans ventilateur (p.101), les gestes rituels l'emplissent « de confusion et d'un lourd sentiment de ridicule » (p. 98), elle ne comprend pas la langue (p. 99), se moque de leur religion (p.127) et n'aime guère la nourriture vietnamienne (comme les œufs couvés à la chinoise) (p.109-110). De plus, elle ne sait pas comment nouer des relations avec sabelle-famille. Ses beaux-parents représentent pour elle des images étrangères d'une ancienne civilisation et caduque, qu'elle ne comprend pas : elle trouve le long *cai-ao* (vêtement traditionnel) de son beau-père « douteux » et son chignon lui inspire une « hilarité » (p.107).

Pareillement, sa belle-mère, une vieille femme qui mastique « à temps perdu, sa chique de bétel », lui fait penser à la grande différence entre « l'indigène » et « l'homme » (p.108). Il est évident qu'elle s'estime plus « civilisée » que sa belle-famille parmi laquelle elle ne trouve pas de joie (p.115). Mais le plus dur pour elle, est peut-être son rôle contraint et particulier en tant qu'épouse d'un Annamite. Le traitement de la femme dans la société vietnamienne et sa position dans la famille en particulier ont changé au cours des siècles. Dans la tradition vietnamienne ancienne, pendant la dynastie des Le (au quinzième siècle), la femme, particulièrement en tant que mère, était plus respectée et a connu plus de liberté, une position qui a changé sous l'influence du confucianisme et sa position « rétrograde » vis-à-vis de la femme⁸⁶. Ainsi, selon le système confucianiste la femme devient « un humain diminué », qui ne possède pas la noblesse de l'homme et doit donc se soumettre à son homologue supérieur toute sa vie : obéissance à son père avant le mariage, à son mari une fois mariée, et si elle est devenue veuve, à son fils aîné⁸⁷. Ce que Marie-Claire éprouve est cette loi qui accorde « les droits les plus larges au mari » et en conséquence, elle est privée de certains droits qu'elle aurait eus dans un mariage occidental. D'après cette loi, le mari « était autorisé à prendre autant d'épouses [...] quand il le désirait »⁸⁸. Marie-Claire éprouve le heurt culturel le plus choquant au moment où elle apprend que Xuan a

⁸⁶ Boudarel, Georges. « L'évolution du statut de la femme dans la République démocratique du Vietnam. », *Le Vietnam entre la guerre et la paix*, Numéro spécial de Tiers-Monde 11.4243 (1970), p. 494.

⁸⁷ *Ibid*, p. 495.

⁸⁸ *Ibidem*

décidé de prendre une deuxième épouse. Cette décision est motivée par la famille de Xuan qui attend impatiemment un fils de l'union entre l'Annamite et la Française. Pour se justifier, Xuan explique à son épouse que la « déficience » d'un héritier est « la suprême misère » dans leur tradition (p.127). Xuan doit prendre des mesures pour assurer qu'il aura un héritier, parce que Marie-Claire ne parvient pas à concevoir un enfant, mais après ses secondes noces, le cœur de Marie-Claire se brise « de honte et de détresse » (p.152).

Conclusion

En tant que romans de l'ère coloniale, les textes de Fournier et de Memmi reprennent les stéréotypes qui structuraient l'imaginaire occidental par rapport aux peuples extra-européens. En inversant les rôles typiques des conjoints, ils inversent la symbolique du couple mixte. Aussi, le fait que les deux héroïnes appartiennent à une race dite supérieure renforce leur position de « civilisés » dans leurs couples respectifs. Durant l'époque coloniale les unions entre les colonisés et les femmes européennes étaient mal perçues et d'ailleurs interdits. Pour les Occidentaux, l'homme indigène possède une femme française, domine indirectement la race « supérieure ». Ces femmes pouvaient être les pièces maîtresses d'une ouverture vers l'Autre et vers l'Ailleurs ; leurs unions auraient pu dépasser la curiosité touristique ou le cadre parfois étriqué de la vie coloniale, malheureusement les images négatives et les préjugés sur l'Autre demeurent toujours dans leur subconscient. Elles (images) remplissent les fonctions de « distinction, différenciation et identification »⁸⁹ de la femme occidentale par rapport à la communauté des colonisés.

Bibliographie

Albert Memmi, 1966, *La Libération du Juif*, Paris, Gallimard.

- *Agar*, [1955] 1984, Paris, Editions Gallimard, Coll. Folio.

- *La Statue de sel*, 1966, Paris, Gallimard.

Amossy Ruth et Anne Herschberg Pierrot, 2005, *Stéréotypes et clichés*, Armand Colin, Paris.

Bahman Namvar Motlagh, « Les stéréotypes à travers le prisme de l'imagologie », in *Recherche en Langue et Littérature Françaises*, Revue de la Faculté des Lettres, Université de Shahid Beheshti, Année 5, N°7, pp.61-81.

Charles Renel, 1923, *Le Décivilisé*, Paris, Flammarion.

Chi Lan Do-Lam, 2008, *La Mère et l'Enfant dans le Vietnam d'autrefois*, Paris, L'Harmattan.

⁸⁹ Bahman Namvar Motlagh, *op.cit.*, p. 68.

Daniel Henri Pageaux, 1989, « De l'imagerie culturelle à l'imaginaire » in *Précis de littérature comparée*, sous la direction de Pierre Brunel & Yves Chevrel, Paris, PUF.

Eugène Pujarniscle, 2010, *Philoxène ou de la littérature coloniale*, Paris, L'Harmattan.

Georges Boudarel, 1970, « L'évolution du statut de la femme dans la République démocratique du Vietnam », in *Le Vietnam entre la guerre et la paix*, Numéro spécial de Tiers-Monde, pp. 493-596.

Jacqueline Arnaud, 1986, *La littérature maghrébine de langue française*, Tome I, Paris, Publisud.

Jacques Madelain, 1983, *L'Errance et l'itinéraire*, Paris, Sindbad, Coll. « La Bibliothèque Arabe ».

Jean Déjeux, 1989, *Image de l'étrangère, Unions mixtes franco-maghrébines*, Paris, coll. « La Boîte à Documents ».

Jennifer Yee, 2000, *Clichés de la femme exotique : un regard sur la littérature coloniale française entre 1871 et 1914*, Paris, L'Harmattan.

Mineke Leeuw Schipper de, 1973, *Un Blanc vu d'Afrique*, Yaoundé, C.L.E.

Odile Gazenave, 1996, *Femmes rebelles : Naissance d'un nouveau roman africain au féminin*, Paris, L'Harmattan, coll. « Critiques littéraires.